

Comptes Rendus

Guiral (Pierre) : *Marseille et l'Algérie 1830-1841*. — Aix-en-Provence, ed. Ophrys, 1956, in-8°, 252 p.

(*Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, nouv. sér., n° 15).

L'auteur de cet ouvrage est un historien du Second Empire, doublé d'un historien du Commerce de Marseille de 1789 à 1870 (1). Il connaissait donc le problème algérien par les deux bouts, avant d'aborder l'étude détaillée des dix premières années de la colonisation. A l'étendue, à la richesse de son information on sent qu'il se meut à l'aise dans l'atmosphère d'une époque qui lui était déjà familière. Bâti sur la trame solide de divers travaux d'approche, ce nouveau livre n'en est pas moins le fait d'un érudit prudent et nuancé qui se défie de la synthèse hâtive : il ne dévie pas de son sujet et court à son but qui est, en se plongeant dans une analyse détaillée des faits, de mesurer le plus exactement possible la part que prit Marseille dans la conquête et la colonisation de l'Algérie.

La prise d'Alger, le dernier bienfait de la monarchie, avait été particulièrement appréciée à Marseille que hantait encore le regret de la prospérité perdue d'avant 1789. Comment cette ville ardemment légitimiste n'aurait-elle pas vibré dans toutes les couches de sa population, en se voyant enfin libérée de ces pirates algériens qui entravaient si dangereusement l'activité de son port vers l'Orient ?

Chantre inspiré de la conquête, Marseille a été bientôt appelée à défendre l'entreprise algérienne lors des attaques très vives dont elle fut l'objet à la Chambre, lors des sessions de 1833-34-35. Autour du maintien de la conquête l'union sacrée s'était alors faite à Marseille, et la cause trouvait des défenseurs dans tous les partis. A droite les légitimistes de la *Gazette du midi*, à gauche les républicains du *Peuple souverain*, au centre les libéraux du *Sémaphore*, auxquels se joignaient parfois les officieux eux-mêmes du *Garde national*, tous apportaient leur appui à l'ardente campagne menée par la Chambre de Commerce en faveur de la colonisation. Entré à la commission parlementaire d'Alger, le député libéral de Marseille Reynard put ainsi, avec une grande habileté, et au nom d'une opinion locale unanime, se faire l'avocat de la cause engagée (discours du 30 avril 1834). Une figure bien campée, celle de ce Reynard, qui l'année suivante eut le doigté de laisser la défense de l'Algérie française à son collègue du Var Sémerie, moins généré pour dire que la cause algérienne, loin d'être une affaire marseillaise, s'élevait à la hauteur d'une question nationale (21 mai 1835).

A côté de cette puissante aide morale, quelle aide matérielle Marseille a-t-elle apportée à cette expédition coloniale dont elle était comme l'anti-

P. Guiral. *Prévost-Paradol 1820-1870*. Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire. Presses universitaires, 1955, in 8°, 844 p.

P. Guiral. *Histoire du commerce de Marseille*, publiée par la Chambre de Commerce de Marseille. En préparation, tome VII (1789-1870)

chambre ? D'abord des fournitures à l'armée, et notamment beaucoup de vin les premières années, puis des matériaux de construction et les éléments de nos établissements commerciaux importants, comme ceux de Luce, de Dervieu et de l'aixoïis Montagne. Cependant l'apport des capitaux marseillais à la colonie ne fut jamais que très réduit. Sans doute la *Banque de Marseille*, fondée en 1837, servit-elle à fournir aux besoins immédiats de l'armée d'Afrique ; mais la *Compagnie chrétienne pour la civilisation de l'Afrique*, créée le 27 décembre 1838 par un comité essentiellement marseillais, en vue d'y provoquer des investissements soi-disant avantageux, émigra à Paris et se solda bientôt par un échec. Quant au peuplement de la colonie, Marseille en pleine expansion démographique et demandant pour elle-même des bras à tout le Midi ne pouvait évidemment y participer.

La conquête maintenue, l'Algérie n'en restait pas moins vis-à-vis de la France qu'une très petite vendeuse, n'exportant en 1838 que pour une valeur de 2 millions de francs. Par contre, grosse acheteuse, elle avait pris peu à peu dans le commerce d'exportation de Marseille une place de choix et y tenait dès 1840 le 4^e rang, après la Turquie, l'Espagne et l'Italie. Évalué à huit millions seulement en 1831, le chiffre de ce trafic avait atteint douze millions en 1834 et 24 millions en 1839, soit les trois quarts du trafic total franco-algérien ; et en 1845, année à vrai dire exceptionnelle, il devait même culminer à 110 millions. Ainsi l'Algérie aidait-elle au développement des minoteries du Midi ; ainsi facilitait-elle l'écoulement, alors difficile, de nos vins de Provence et de Languedoc, en attendant de les concurrencer par la suite.

Mais, esprit très nuancé, l'auteur se garde bien d'exagérer l'importance de ce trafic Marseille-Alger, où certains ont voulu voir à tort l'élément essentiel de la prospérité de notre port. En effet la conquête de l'Algérie a coïncidé, et il insiste sur ce point capital, avec un ensemble de progrès économiques alors réalisés à Marseille dans toutes les sphères et toutes les directions. Que l'on rapproche à cet égard les deux plans de la ville par Desmarests (1824) et Brochier (1843) ; et l'on constate dans le second une irrésistible poussée urbaine qui a éclaté subitement vers 1835 et se prépare à renverser tous les obstacles.

On apprécie dans l'étude de M. Guiral la bonne ordonnance de la distribution des chapitres, la clarté et l'agrément de la présentation. En de nombreuses citations courtes et bien choisies il sait avec art et discrétion passer la parole aux contemporains de cette décennie si mouvementée 1830-1841. C'est un auteur qui fait une large part aux acteurs de l'Histoire ; mais, pour ne point se détourner de son but, c'est en de précieuses notes biographiques mises en bas de page qu'il nous en livre les traits essentiels.

A l'heure où le problème algérien est redevenu d'une dure et triste actualité, la lecture de cet ouvrage doit être une source de réconfort. Ces difficultés de la conquête, ces déboires des premiers colons, le ravage de la Mitidja par Ald-el-Kader en 1839, ces changements répétés de gouverneurs, ces divisions des esprits quant à l'attitude à tenir vis-à-vis des indigènes, n'est-ce pas l'histoire d'hier qui se répète aujourd'hui ? Que la France, tenacement poussée par Marseille, ait triomphé de tant d'obstacles, au bout de la décennie 1830-1841, c'est à la fois un enseignement, un encouragement, une lueur d'espoir pour nos angoisses du jour. M. Guiral qu'il faut lire nous rappelle à propos qu'aucune œuvre durable ne peut se faire sans le temps, ni se maintenir que par une sorte de création continue.

Joseph BILLIQUOD.

Labasse (Jean) : *Le Commerce des soies à Lyon sous Napoléon et la Crise de 1811*. P. U. F., 1957, in-8°, 63 p. (Coll. des *Cahiers d'histoire* publiés par les universités de Clermont, Lyon et Grenoble).

Le beau livre de M. Jean Labasse intéresse médiocrement le commerce de Marseille, mais il évoque à maintes reprises la vente des soies du Vaucluse au marché de Lyon. Il est surtout un modèle et un enseignement à un double point de vue. En premier lieu, il montre la valeur capitale des archives privées, en l'occurrence des archives de la maison Guérin, déposées en 1931 aux Archives départementales du Rhône et dont M. Bertrand Gille avait déjà indiqué pour la période qui va de 1778 à 1851 la richesse d'information. Seuls, de tels documents livrent la psychologie, les espérances, les inquiétudes quotidiennes des chefs d'entreprises et des milieux d'affaires avec qui ils sont en contact. C'est de ce côté que les historiens, s'ils veulent trouver du neuf et du vivant, doivent orienter l'essentiel de leurs recherches. En second lieu, l'ouvrage de M. Jean Labasse permet de nuancer singulièrement le tableau traditionnel de l'attitude des Lyonnais en face du Premier Empire. Nous aimions à mettre en contraste l'attitude des grands ports, Bordeaux ou Marseille, ruinés par le blocus, frémissants d'opposition, et celle des métropoles intérieures, Lyon, Strasbourg, moins atteintes et plus fidèles ; nous répétions à l'envi le mot de Napoléon quittant Lyon au retour de l'île d'Elbe : *Lyonnais, je vous aime*. Les documents supérieurement utilisés par M. Jean Labasse révèlent à l'égard des méthodes impériales, et cela malgré la prudence du chef de la maison Guérin, beaucoup de réserves pour ne pas dire davantage. Rapide analyse, elle n'indique pas de manière suffisante tous les mérites d'un travail qui corrige souvent celui de Mlle Viennet : finesse, aisance, honnêteté, clarté. Tous les historiens de la vie économique du Premier Empire devront désormais s'y reporter.

P. GUIRAL.

Delobel (chanoine Alexandre) : *Notre-Dame du Mont, sa paroisse, ses curés, ses œuvres*. — Un vol. 14 x 19, 221 pages, nombreuses illustrations. — Saint-Etienne, Impr. Dumas, 1955.

Les monographies paroissiales, sources précieuses de renseignements sur l'histoire locale, semblent un genre quelque peu délaissé de nos jours. Il n'est pas douteux que leurs occupations multiples gênent les curés désireux d'écrire l'histoire de leur paroisse, en les empêchant de se livrer aux recherches dans les archives, souvent longues et rebutantes. Aussi faut-il féliciter M. le chanoine Delobel, curé de Notre-Dame du Mont de Marseille depuis vingt ans, d'avoir eu le courage d'entreprendre et de mener à bien la monographie de sa paroisse, une des plus anciennes de la ville et devenue l'une des plus peuplées.

Mise à part une étude de quelques pages sur le sujet, parue en 1868 dans la *Semaine Liturgique de Marseille*, sous la signature de M. Cantel, un des marguilliers de la paroisse, tout ou presque était à reprendre sur les origines de l'église de N. D. du Mont, prieuré rural dépendant de l'abbaye de Saint-Victor, sous le patronage de Saint-Etienne, puis pris en charge par les pères Capucins au XVII^e siècle, repris ensuite par les moines de Saint-Victor qui le conservèrent jusqu'à la Révolution.

La chapelle primitive, réédifiée en 1588, reçut un autel consacré à Notre-Dame des Monts-de-Rome, titre qui se substitua bientôt à celui de Saint-Etienne.

L'auteur n'a garde d'oublier le rôle essentiel joué avant la Révolution sur le territoire paroissial par le couvent des pères Minimes, dont l'église,

construite au début du XVII^e siècle, était d'une grande richesse, et dont quelques-uns des immenses bâtiments subsistent encore. L'actuelle paroisse est propriétaire de certains d'entre eux, et a hérité en outre d'œuvres d'art de valeur provenant du couvent.

L'église actuelle de Notre-Dame du Mont a été reconstruite de 1823 à 1824 sur les fondations de la chapelle de 1588, mais en doublant d'étendue. Elle a depuis été agrandie, au cours du siècle dernier, de la chapelle de N. D. du Perpétuel-secours, édiflée en partie sur le jardin du presbytère. M. le Chanoine Delobel rend justice à ses prédécesseurs en faisant connaître la part que chacun d'eux a prise dans l'extension de l'église et son rayonnement spirituel.

Cet ouvrage, fruit de longues recherches aux Archives départementales et dans diverses archives privées, est, sur bien des points l'histoire du quartier lui-même. Il a été rédigé avec un sens critique digne d'éloges, et sur certains points controversés, expose sans parti-pris les thèses en présence. On regrettera seulement, à la fin d'un travail bourré de noms propres, l'absence d'une table alphabétique et de notes de référence aux textes originaux qui auraient par la suite rendu de précieux services.

Les historiens futurs se reporteront avec fruit à cet ouvrage qui fait honneur au vénérable curé de Notre-Dame du Mont autant qu'à sa chère paroisse, qui peut évoquer le souvenir de personnages aussi différents que l'évêque Théodore et Frédéric Chopin, sainte Emilie de Vialar et l'abbé Julien, le bienheureux Pierre-Julien Eymar et le créateur de la pastorale marseillaise, Antoine Maurel. C'est dire tout l'intérêt que trouve le lecteur à parcourir ces pages écrites d'une plume alerte et dans le style le plus classique.

J. R.

Coaraze (Alpes-Maritimes), village médiéval. — Nice, impr. Société d'imp. médit., 1955, in-12, 189 p.

Cet ouvrage est dû à la collaboration de plusieurs auteurs réunis par l'attachement qu'ils portent à ce village pittoresque du haut pays niçois. Coaraze distant seulement de 25 kilomètres de Nice est déjà à 692 mètres d'altitude ; d'aspect encore très médiéval il est le dernier et le plus haut village dans la vallée du Paillon de Contes.

A côté de charmants poèmes qui n'intéressent pas l'historien, quelques 150 pages constituent une véritable monographie communale. La partie proprement historique est de M. Louis Cappatti, tandis que le commandant Octobon présente en quelques pages le peuplement pré-romain et nous convie à une promenade archéologique parmi les vieilles maisons (1 plan et 4 pages de dessins présentant divers types d'ouvertures illustrent utilement ce court article). L'exposé de M. Cappatti présente, dans un cadre chronologique, l'histoire du village étayée par des notes et références.

Coaraze (Cauda rasa, bout rasé, fond de vallée dénudé) apparaît mentionné pour la première fois en 1108 dans un document du cartulaire de la cathédrale de Nice. Au XIII^e siècle Coaraze a pour seigneur Paul Chabaud ; les habitants du lieu, (160 chefs de maison environ) passent une transaction en décembre 1283 dans laquelle ils reconnaissent qu'ils ont méconnu ses droits seigneuriaux et font amende honorable. Ce texte capital est connu malheureusement par une source tardive dont la référence est imprécise. En 1325 le domaine utile de Coaraze est acheté par la cour royale et, à partir de 1337, par suite d'un échange passe entièrement aux mains de Daniel Marquesan de Nice. Cette famille garde le fief jusqu'au XVII^e siècle, Pierre

Marquesan ayant louvoyé habilement pour se ranger dans le parti du nouveau seigneur le comte de Savoie. Au XVIII^e siècle le fief est partagé, mais les Marquesan en gardent une partie.

L'histoire de Coaraze est souvent liée à celle du village voisin Roccasparviera qui est aussi un fief des Marquesan.

Durant la Révolution, Coaraze est assez souvent aux mains des Barbets, en lutte contre les Français.

M. Cappatti consacre un chapitre spécial d'une vingtaine de pages aux épisodes et répercussions de la guerre franco-sarde entre 1744 et 1747 et des guerres révolutionnaires en 1792-1793 et 1799-1800 dans la région de Coaraze.

Enfin il donne la liste complète des habitants du village d'après le recensement de 1836 (67 familles au chef-lieu et 49 dans les écarts).

Sans diminuer les mérites de cette monographie qui pourra rendre d'utiles services aux chercheurs, il convient cependant de remarquer qu'elle s'apparente plutôt à des annales chronologiques. L'histoire du fief et des seigneurs est assez bien suivie, mais la vie économique et sociale n'est pas mise en valeur. Il doit cependant exister des registres de notaires qui en portent le témoignage. La décadence démographique et économique de la fin du Moyen-Age est à peine esquissée. L'auteur donne çà et là quelques chiffres de feux, mais il ne semble pas connaître la distinction qu'il convient de faire entre les feux réels du XIV^e siècle et ceux des siècles suivants qui sont sans valeur démographique. Les références sont souvent sommaires et quelquefois erronées, ainsi page 79, numéro 5 : cette côte AD. B. D. R. 144 f^o 939 qu: ne correspond à rien. Un acte important de 1371, analysé page 31, ne porte pas de références. Si l'auteur avait bien lu Cais de Pierlas, *Chartrier de Saint-Pons*, page 234, note 1 et vérifié dans Juigné de Lassigny, *Généalogie de Villeneuve*, tome I, page 249, il n'aurait pas marié vers 1350 Alarie Marquesan à l'illustre Romée de Villeneuve, mort un siècle auparavant, mais à l'un de ses descendants qui porte le même prénom.

Cependant ces quelques critiques de détail ne doivent pas diminuer l'intérêt de cet ouvrage. Ce livre d'une typographie élégante, très précieux pour les Coaraziens, sera utile à tous les érudits provençaux, et il faudrait souhaiter que de semblables études sur l'histoire locale se multiplient.

E. B.

Louis Cappatti, *Saint-Paul ... son histoire, ses remparts, son église*. Nice, librairie niçoise 2 bis rue Defly, 1956 roneotypé, gd- in-8^o, 50 p.

Dans cette grosse plaquette, M. Cappatti, qui est le principal auteur de la monographie précédente sur Coaraze, présente en une trentaine de pages un résumé succinct de l'histoire de la petite ville de Saint-Paul près de Vençe. Dans une deuxième partie, il insiste davantage sur les monuments et notamment les célèbres remparts, la mairie, l'église, les chapelles et les vieilles maisons. Cet ouvrage se recommande aux visiteurs de Saint Paul, à qui il donnera de précieuses indications.

E. B.